

Prologue

Août 1992

Aujourd'hui, environ un million de Britanniques descendent des Vikings. Certaines personnes d'ascendance viking ont en commun une difformité du doigt connue sous le nom de contracture de Dupuytren. Elle pourrait être associée à la maladie congénitale des « doigts à ressaut ».

Il étendit une couverture sur l'herbe tiède et allongea les filles sur le dos. Penché pour les protéger par son ombre généreuse, il prit soin de déboutonner leurs grenouillères d'un blanc pur – si neuves qu'elles n'avaient pas encore été lavées une seule fois. Il les déshabilla, ne leur laissant que la couchedulotte pour leur permettre d'agiter leurs longues jambes fines. Elles étaient si délicieuses qu'il en avait le souffle coupé. Il prit leurs mains minuscules dans les siennes et s'extasia devant leurs si petits doigts, contempla longuement leurs yeux d'un bleu vif et caressa chaque parcelle de leur peau douce et rose, encore indemne de cicatrices et d'hématomes. Il lissa leurs délicates mèches de cheveux auburn – la même teinte que les siens – qui voletaient dans la brise légère. Elles étaient parfaites. Des miracles génétiques de sa propre création. Les filles de papa. Ses chéries. Ses princesses guerrières, toutes les deux.

De nos jours

Les Vikings quittèrent la Scandinavie et parcoururent de très longues distances pour venir s'établir sur d'autres terres, notamment en Grande-Bretagne, en France, en Irlande et jusqu'en Amérique du Nord.

Il est trois heures du matin et il ne s'est toujours pas assoupi, pas même quelques instants. Ses yeux sont grands ouverts, ses pupilles dilatées, et la chambre lui paraît chaude et étouffante. Il lève la tête et regarde, à travers la pénombre monochrome, les rideaux lourds et immobiles. Que faire ? S'il sort du lit pour ouvrir la fenêtre, il aura envie d'aller aux toilettes. Et comme il sera complètement réveillé, autant se faire une tasse de thé. Regarder un peu la télé. Consulter ses emails. Lire le dernier message de menace.

En réalité, c'est pour cette raison qu'il ne parvient pas à trouver le sommeil. Ce n'est pas à cause de l'atmosphère mal ventilée ni de la bouteille de vin qu'il a bue au dîner. Il sort du lit en silence et se lève, dépliant son corps imposant pour se dresser de toute sa hauteur. Il enroule une serviette de bain autour de sa taille et, après avoir refermé la porte avec un léger dé clic, il descend l'escalier, pieds nus et sans un bruit.

Il se faufille dans le salon et tourne graduellement le variateur de lumière. Il aperçoit alors son reflet dans les portes-fenêtres, un homme grand aux abdominaux dessinés, un nez droit et régulier, et des yeux bleu vif qui offrent un net contraste avec sa barbe auburn bien fournie. On le surnomme « le Viking ».

Il affiche une cinquantaine d'années, et pourtant les étudiantes tournent encore autour de lui, quémandant un «retour» sur leurs compositions médiocres. Pendant des années, il a tiré profit de sa beauté nordique saisissante, mais à présent elle lui pèse comme une malédiction. Il rejoint sa mallette et sort un téléphone à carte de la poche intérieure. Il a oublié de le recharger au travail, et maintenant la batterie est presque à plat. Il regarde le petit écran en plissant les yeux et son ventre se noue lorsqu'il lit les messages. Alors, elle aussi est réveillée.

Le délai est presque écoulé.

Je suis sérieuse.

Il s'ensuit un intervalle de quinze minutes.

Tu m'ignores ?

Cinq minutes.

Très mauvaise idée.

Puis plus rien pendant une heure. Comme lui, elle est peut-être allée se coucher. Il l'imagine en train de tourner et de se retourner dans ses draps, le cerveau trop en alerte pour trouver le sommeil, dans l'attente du signal sonore indiquant sa réponse. La connaissant, elle aura interprété son silence comme une déclaration de guerre.

Tu as jusqu'à la fin de la journée.

Il a envie de l'envoyer se faire foutre, mais ça ne fera qu'aggraver la situation. Ils doivent s'asseoir face à face et avoir une conversation d'adultes tous les deux. On ne peut pas discuter d'une question aussi complexe et importante que celle-ci par messages interposés. Les textos permettent une communication succincte, pour convenir d'un rendez-vous, pour les

excuses et les rappels, pour manifester sa sympathie ou son chagrin. Ils sont particulièrement utiles pour les mensonges et les tromperies, et pendant des années il a exploité ces fonctions spécifiques. Mais cette fois, c'est différent. Elle utilise son téléphone comme une arme. Non seulement c'est irresponsable, mais c'est indigne. Tous les joueurs impliqués dans ce jeu-là méritent mieux que ça.

Il fait les cent pas dans la pièce. Ses pieds claquent sur le sol carrelé. La décision qu'il doit prendre peut changer à jamais plusieurs vies, et il ne se laissera pas bousculer. S'il n'arrive pas à la retenir, il doit au moins jouer la montre. Il prend à nouveau le téléphone et il écrit, ses grands doigts hésitant au-dessus du minuscule clavier. Il peste lorsqu'il ajoute des baisers par réflexe et s'empresse de les effacer. Comme s'il éprouvait encore le moindre élan d'affection envers elle.

Il faut qu'on parle une bonne fois pour toutes.

Sa réponse lui parvient presque instantanément.

Assez parlé. De l'action maintenant.

Laisse-moi plus de temps.

Tu connais mes conditions. Accepte ou sinon.

Ou sinon. On dirait une gamine ! Il sait qu'elle pourrait causer des dégâts irréversibles, mais elle n'aurait certainement pas le cran d'aller jusqu'au bout. Cela dit, elle est au pied du mur, et les gens sont capables du pire quand on les pousse dans leurs retranchements. Mieux vaudrait ne pas y penser, et pourtant c'est ce qu'il ressasse depuis des semaines. Il se frappe le front contre le mur blanc à la décoration chargée et un tableau vibre par compassion. Comment s'est-il laissé entraîner dans un tel foutoir ?

Bon, ça suffit. Il est temps d'agir en homme et de reprendre le contrôle.

Il s'assied sur l'accoudoir du sofa et se tourne à nouveau vers le téléphone. Il écrit :

Ou sinon quoi ?

Aucune réponse.

Les yeux rivés sur l'écran, il patiente pendant quelques minutes en se demandant ce que peut bien signifier ce silence. Une chose est sûre, elle ne peut pas l'avoir abandonné pour aller se coucher. Est-elle en train de chercher une réponse suffisamment cinglante ? Ou a-t-elle enfin retrouvé la raison et pris conscience qu'il existait d'autres moyens de régler ça ?

Il se lève, les muscles fébriles et crispés. L'air vicié et surchauffé le fait suffoquer. Dans un moment comme celui-ci, une seule chose a le pouvoir de le détendre. Une activité qui exige une telle concentration qu'elle l'empêche de penser à autre chose. Elle l'attend dans le garage. Toujours fidèle, toujours partante. Les ruelles sinueuses seront désertes, l'air sera vif et frais. Il a beaucoup plu et l'asphalte sera glissant par endroits. De mauvaises conditions, mais ça lui convient. Plus la conduite exige de doigté, mieux il en oubliera ses emmerdements. Il se lance un défi, celui de prendre ses virages plus vite qu'il ne l'a encore jamais osé. Il montera jusqu'à Black Hill et regardera le soleil se lever, avant de trouver un café au bord de la route pour prendre le petit déjeuner sur le chemin du retour. Il a des fourmis dans les doigts tant son imagination s'emballa.

Il retourne dans la chambre, ramasse ses sous-vêtements et son tee-shirt de la veille, puis redescend sur la pointe des pieds pour venir récupérer sa veste en cuir dans le placard de l'entrée. Il enfile son pantalon étriqué à l'épreuve du temps et referme sa veste à la Marlon Brando qui lui vaut constamment des railleries. Ses bottes prennent le frais sous le porche. Il les chausse, boucle les lanières et sort de la maison d'un pas lourd, son casque et ses gants cloutés sous le bras. Le ciel est noir, les étoiles voilées par les nuages et une bruine légère a succédé au déluge. Malgré le gravier qui crisse sous ses pas, il entend les

gouttes d'eau tomber des arbres. Il prend une grande inspiration pour remplir ses poumons de l'innocence du jour nouveau.

La porte du garage produit un bruit métallique quand il la soulève, et la lumière se déclenche automatiquement pour révéler la Bonneville, noire et brillante dans toute sa gloire. Oh, Seigneur, ce qu'il aime sa moto, la T100, une version modernisée du classique des années soixante qu'adolescent il rêvait de posséder. Un guidon rallongé, un siège surbaissé, des pots d'échappement en chrome étincelant et une peinture tape-à-l'œil. Elle a même des coussinets de protection rétro sur le réservoir. En fait, comme il l'avoue lui-même volontiers, il est une sorte de « motard nouvellement converti ». Un homme d'âge moyen, de la classe moyenne, qui cherche désespérément à retrouver l'énergie et la liberté de la jeunesse. Et la moto ne l'a pas déçu. Au contraire, les sensations sont plus fortes, le frisson plus addictif que lorsqu'il était jeune.

La Bonneville revisitée a beau avoir l'allumage électronique et l'ABS, elle n'en demeure pas moins une bête puissante difficile à dompter. Rien ne vaut ce rugissement libérateur quand vous filez à pleins gaz sur une route dégagée, les vibrations du moteur se répercutant dans vos cuisses, votre corps tout entier se faisant caisse de résonance du grondement assourdissant. La joie d'une unité parfaite. Faire corps avec la machine, se fier à son instinct pour se pencher dans les virages, formant un angle idéal avant d'accélérer au bon moment. La liberté que vous procure cet anonymat lorsque vous slalomez dans la circulation, visière baissée et cuir noir de rigueur, pour prendre de vitesse les feux de signalisation, insultant au passage les automobilistes qui osent vous barrer la route. Plus tard, sur le chemin du retour, votre passion assouvie, vous relâcherez l'accélérateur et appuierez tout en douceur sur le frein jusqu'à ce qu'elle s'arrête, avant de détacher vos mains du guidon. L'éventualité stimulante de la mort, le soulagement d'être encore en vie. Ça vous change un homme en poète.

En silence, il pousse la moto au bout de l'allée, puis il l'enfourche, met les gaz et s'éloigne à toute vitesse. Il n'y a aucun lampadaire ni marquage au sol dans le coin, et la route ressemble

à une piste de circuit. Comme la circulation en sens inverse est improbable à cette heure-ci, il occupe avec confiance le centre de la chaussée et accélère. Il y a suffisamment de virages sans visibilité pour satisfaire son envie, mais, à vrai dire, il pourrait parcourir cette route les yeux fermés et naviguer comme une chauve-souris, uniquement d'après l'écho du moteur sur les arbres et les haies. Il tourne le guidon au jugé pour négocier avec habileté un virage serré. C'est tout ce qu'il veut, rouler sans réfléchir, laisser son corps se substituer à son cerveau.

Le vent essuie son visage que les gouttes de pluie humectent. C'est un homme libre, il est son propre maître. Mais la sensation de bonheur est de courte durée. Il perçoit une vibration contre son torse – c'est son satané téléphone, qui sonne dans la poche intérieure de sa veste. Impossible d'entendre la sonnerie par-dessus le vrombissement du moteur, mais il sait que c'est elle. Tiens donc, maintenant elle veut discuter. Pourquoi l'a-t-il emporté ? Pourquoi ne l'a-t-il pas laissé dans sa cachette ? Les vibrations continuent, comme les battements d'un cœur étranger, la pulsation insistante de l'ennemi.

J'en ai assez des appels, des textos. Assez des accusations, des exigences et des menaces. Assez, assez, assez ! Sa main gantée de noir lâche le guidon et tire sur la fermeture de sa veste pour récupérer le téléphone à l'intérieur. Avec un hurlement victorieux, il le jette dans les broussailles et continue sa route, serpentant tel un ruban dans les virages. L'impression de liberté est si complète, si sublime, que pendant une fraction de seconde il en oublie qu'il pilote une moto moderne à la puissance considérable. Tout se passe très vite, et pourtant assez lentement pour lui permettre de comprendre qu'il n'y a plus rien à faire. La route tourne brusquement sur la droite, mais il ne ralentit pas, ne se couche pas. Son instinct lui fait défaut en même temps que le système de freins antiblocage. Une flaque d'eau surgit sous ses pneus et il dérape sur la surface, lisse comme une pierre noire polie. Il tournoie. Il s'envole. Et percute un arbre au tronc bien trop solide.

2

Les Vikings croyaient qu'il existait un monde glacial et brumeux sous la terre, un monde appelé Hel, le royaume des morts.

Ma cliente, une mère célibataire épuisée avec quatre enfants, est en train de changer la couche de son bébé sur le tapis à la propreté douteuse. Elle tient ses petites chevilles dans une main tout en lui nettoyant les fesses de l'autre. La pièce empest le caca douceâtre et les lingettes à l'aloë vera. Elle crie par-dessus les hurlements du bébé et je m'empresse de noter les informations qu'elle me donne. J'ai l'impression de mener un interrogatoire de police, même si personne ne l'a forcée à venir. Elle fourre la couche sale dans le sac sous la poussette, où un autre enfant s'endort en suçant sa tétine. Les deux plus grands sont à l'école, me dit-elle. Leur père a mis les voiles. La pauvre femme ne se rappelle pas toutes les adresses qu'elle a enchaînées au cours des cinq dernières années.

Elle représente parfaitement le type de personnes qui font appel à nos services. En colère, fatiguée, abattue. Soit elles n'ont accès à aucun ordinateur, soit elles ont du mal à lire et à écrire. Souvent les deux. Je rédige des plaintes à l'attention des propriétaires, des contestations d'amende de stationnement ou encore des recours désespérés auprès d'agences de recouvrement de dettes. J'épluche leurs accords de location, leur explique les conditions générales de leurs contrats d'achat à crédit pour leur montrer les difficultés qu'elles se sont attirées. Je remplis les formulaires incompréhensibles conçus

pour les désorienter et leur en fais la lecture à haute voix avant de leur demander une signature. Si elles pleurent, je leur offre des mouchoirs et un gobelet d'eau. Je fais de mon mieux pour écouter leurs problèmes – des ex agressifs, des adolescents tourmentés, des phases dépressives –, mais je n'ai pas vocation à jouer les psychologues. Je ne compte plus les insultes que j'ai reçues, mais je n'ai jamais eu à appuyer sur le bouton d'alarme sous mon bureau. La plupart du temps, ces gens sont polis et incroyablement reconnaissants.

On frappe à la porte. Sans me laisser le temps de répondre, ma supérieure entre dans la pièce. Jill contourne le bureau et se penche de telle sorte que l'écran vient cacher son visage à ma cliente. Ses sourcils se rejoignent sur son front d'un air soucieux.

— Josie, ton petit ami est là. Il... euh, il aimerait te parler.

Je la regarde avec perplexité. Elle doit se tromper. Arun ne me rend jamais visite au travail.

— Il est dans mon bureau. Je prends la relève.

Je me lève, toujours un peu troublée.

— Prends ton sac à main, ma belle, comme ça tu ne seras pas obligée de revenir le chercher.

C'est à ce moment-là que je comprends la gravité de la situation.

Je retrouve Arun qui m'attend, assis nerveusement dans le bureau de Jill. Il se lève d'un bond et ferme la porte derrière moi. Les stores sont déjà baissés pour qu'aucun de mes collègues ne puisse nous voir à travers la vitre. Je me sens comme l'un de mes clients, vulnérable et apeurée, sans compréhension réelle de la raison de ma présence ni de ce que je suis censée faire. Il me fait asseoir sur la chaise face à lui et me prend les mains, qu'il frotte comme si elles étaient froides. J'entends ses paroles, mais elles refusent de former une phrase cohérente dans mon esprit.

Pluie. Accident. Moto. Police.

— Je suis désolé, dit-il. Vraiment désolé. Je ne voulais pas te l'apprendre, mais ta mère a pensé que ce serait mieux si ça venait de moi.

— Elle va bien ?

Question bête. Bien sûr que non, elle ne va pas bien.

— Elle avait l'air calme au téléphone, mais, tu connais Helen, c'est difficile de savoir ce qui se passe vraiment dans sa tête.

— Je n'en reviens pas, murmuré-je. Comment peut-il être mort ?

Mon cerveau est en chute libre. La seule pensée dont je suis capable, c'est : aujourd'hui, nous sommes vendredi. On devait retrouver des amis ce soir, il va falloir annuler. J'avais promis à maman qu'on passerait chez eux dimanche pour déjeuner. Ça faisait des semaines qu'on ne les avait pas vus, à cause de toutes sortes d'invitations qui nous paraissaient importantes et autrement plus engageantes sur le moment. Mais, maintenant, tout a changé. Je ne reverrai jamais mon père, plus jamais. Mes pensées se débloquent brusquement et les larmes commencent à couler. Arun me regarde d'un air impuissant, comme si je prenais l'eau.

— Il doit y avoir des mouchoirs dans le tiroir.

Il trouve la boîte et en extrait plusieurs feuilles dans un grand geste avant de me les tendre. J'en prends une et me tamponne les yeux, laissant les autres en boule sur mes genoux comme un chrysanthème blanc en origami.

— C'est arrivé quand ?

— Je ne sais pas trop. Un camion agricole s'est arrêté sur les lieux de l'accident à cinq heures ce matin. Jerry était déjà... tu sais... On ne pouvait plus rien faire.

— À cinq heures du matin ?

Papa ne se lève jamais aussi tôt. Sans doute se rendait-il à la fac pour préparer un cours. Il aimait faire les choses au dernier moment, mais il avait tendance à rester debout toute la nuit plutôt qu'à se lever à l'aube. Et si l'accident était survenu hier soir, s'il était resté étendu pendant des heures, à se vider de son sang ? On l'aurait forcément découvert avant.

— Tu as dit qu'un *camion agricole* l'avait découvert ?

— Oui, d'après Helen.

— Et que faisait un camion agricole dans le centre-ville de Manchester ?

Il hausse les épaules.

— Une livraison ? Un détour ? Ça n'a pas d'importance, si ?

— C'est curieux, c'est tout. Où s'est passé l'accident ?

— Je ne sais pas, désolé. Tu le demanderas à ta mère...

Il se lève et me tend la main.

— On y va ? Je lui ai dit que je t'emmènerais tout de suite. Elle ne doit pas rester seule en ce moment.

Je garde les yeux baissés sur ma fleur japonaise de mouchoirs. Un camion agricole. Cinq heures du matin. Ça n'a aucun sens.

Nous prenons un taxi jusqu'à la maison. Dès que maman me voit, ses larmes jaillissent et roulent sur ses joues. Nous tombons dans les bras l'une de l'autre et nous nous berçons dans une étreinte éperdue tandis qu'Arun referme la porte d'entrée et passe en nous frôlant. Il retire sa veste de costume et la suspend à côté du long manteau d'hiver de papa, celui qu'il emportait lors de ses conférences en Europe de l'Est. On se moquait de lui en lui disant qu'il avait l'air d'un espion russe. Papa aimait avoir la tête de l'emploi. Il était très beau et il le savait. Mais, comme il ne cachait pas sa vanité, on ne pouvait pas vraiment la lui reprocher.

— Je vais faire du café, me dit maman quand nous nous détachons enfin l'une de l'autre.

— Non, je m'en occupe.

Arun nous dirige gentiment vers le salon.

— Allez vous asseoir, toutes les deux.

Nous rejoignons le sofa et je me blottis contre son pull beige informe et son pantalon de survêtement gris. Sa peau est si pâle qu'on dirait du papier. Elle a une mine affreuse, comme si elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— À quelle heure est venue la police ?

— Vers huit heures et demie, j'allais partir au travail. Dès

que j'ai ouvert la porte et que je les ai vus plantés là, j'ai compris. J'ai toujours su qu'il finirait par se tuer un jour.

Quelque chose se tord dans mon ventre.

— Mais... mais je croyais que c'était un accident !

— Excuse-moi, ma chérie, je voulais dire qu'il se tuerait avec sa fichue moto. Tous les vendredis soir, quand il partait sur l'autoroute, j'avais la gorge nouée jusqu'à ce qu'il rentre. Il ne pouvait pas prendre le train comme tous les hommes de son âge ? Ce n'est pas comme s'il n'en avait pas les moyens. Non, il fallait qu'il se prenne pour James Dean. Pathétique !

— Tu ne peux pas le traiter comme ça. Il est mort.

— Je suis si furieuse contre lui, Josie. Il aurait tellement pu s'en passer.

— Quelqu'un veut un biscuit ? demande Arun en entrant avec deux tasses de café fumantes, qu'il dépose sur la table devant nous. Je peux aussi préparer des sandwichs...

— Tu es un chou, dit maman avec un sourire forcé. Mais je suis trop retournée pour manger en ce moment. Prends quelque chose, Josie.

— Moi aussi, je suis retournée.

— Bien sûr. Je ne voulais pas sous-entendre...

Elle pose les coudes sur ses genoux et se penche en avant, la tête dans ses mains.

— Je suis désolée... Je suis désolée...

Arun me regarde d'un drôle d'air, comme pour dire : *C'est ma faute ?* Je secoue la tête et il s'éclipse dans la cuisine.

Je caresse le dos de maman pendant quelques instants. Le moment est sans doute mal choisi, mais je dois lui poser des questions. Tant que je ne connaîtrai pas toute l'histoire, elle ne me semblera pas réelle.

— Maman... s'il te plaît, parle-moi.

Elle retire aussitôt ses mains et se redresse.

— Quoi ?

Elle a l'air éreintée.

— Arun m'a dit que c'était un camion agricole qui l'avait découvert à cinq heures ce matin. Tu sais où ?

— Désolée, je... Je n'ai pas vraiment tout compris.

Elle désigne une liasse sur le buffet.

— Ils m'ont donné un fascicule, il y en a un pour toi si tu veux. Un agent de liaison familiale est censé prendre contact avec nous.

Je m'approche du buffet et prends l'une des brochures : *Informations et conseils pour familles et amis endeuillés à la suite d'un accident de la route en Angleterre et au pays de Galles*. Une feuille de papier est attachée par un trombone à la couverture. On peut y lire : *Sergent-détective Ravita Verma, Liaison avec les familles, police du Derbyshire*. Mon cœur se gonfle dans un élan d'espoir et je me tourne brusquement vers maman.

— Le Derbyshire ? Ils sont certains que c'est lui ou ils se fient uniquement au numéro de plaque ? Et si quelqu'un lui avait volé sa moto pour aller faire une virée ? On devrait l'appeler sur son portable, se renseigner auprès de son département à la fac. Il est peut-être en plein cours. Il est peut-être *vivant* !

Je plonge dans mon sac à main pour m'emparer de mon téléphone.

— Arrête, Josie. C'est lui. La police m'a donné une description. C'est Jerry, sans le moindre doute.

Aussitôt, mon ventre se contracte à nouveau. J'ai envie de hurler, de ruer dans les brancards, de donner de grands coups dans les meubles jusqu'à me vider de mes forces.

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'il faisait dans le Derbyshire ?

— Je suppose qu'il est allé faire un tour. Ça lui arrivait quelquefois.

— À cinq heures du matin ? Un jour de semaine ?

— S'il te plaît, arrête de me poser des questions. Quelle importance ? Il est parti et il ne reviendra jamais.

Elle se lève en se tenant le front.

— J'ai la migraine. Je dois m'allonger.

Je la regarde quitter la pièce en titubant, le corps penché en avant. Le choc l'a vieillie tout d'un coup.

Pourtant, *c'est* important. Papa aimait prendre des risques, mais il n'était pas stupide. Il savait piloter une moto. Et tant de choses le raccrochaient à la vie, il n'aurait jamais tout rejeté en bloc. Pourquoi était-il parti en virée, si loin de sa famille et de sa maison ? Maman peut faire l'autruche si elle veut, mais il doit y avoir une explication.